

## Anthropologie et Sociétés



Françoise ZONABEND, *Moeurs normandes. Ethnologie du roman de Raoul Gain, À chacun sa volupté*. Paris, Christian Bourgeois éditeur, 2003, 300 p., bibliogr.

Chantal Collard

---

Volume 29, numéro 1, 2005

Forêts tropicales  
Tropical forests  
Bosques tropicales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/011760ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/011760ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Collard, C. (2005). Compte rendu de [Françoise ZONABEND, *Moeurs normandes. Ethnologie du roman de Raoul Gain, À chacun sa volupté*. Paris, Christian Bourgeois éditeur, 2003, 300 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 29(1), 237–238. <https://doi.org/10.7202/011760ar>

Françoise ZONABEND, *Mœurs normandes. Ethnologie du roman de Raoul Gain, À chacun sa volupté*. Paris, Christian Bourgeois éditeur, 2003, 300 p., bibliogr.

Françoise Zonabend nous livre ici une lecture très moderne à plusieurs voix, passées et présentes, d'une société ou s'entremêlent celles issues des textes d'écrivains, d'autres venues du chercheur, d'autres enfin d'informateurs locaux, chacune écoutée avec finesse et offerte dans sa singularité. Terrain ethnographique, roman et réception du regard littéraire ou scientifique par la population étudiée se côtoient ainsi sans jamais se fondre, fournissant des regards croisés sur les mœurs normandes de cette société.

Le hasard de la rencontre des sujets narratifs est la suivante. Françoise Zonabend, ayant depuis peu entrepris une recherche ethnologique à La Hague, découvre chez un bouquiniste un roman datant des années 1930 dont l'auteur, un écrivain local, situe l'action dans cette même région de la presqu'île du Cotentin qu'il dépeint admirablement. L'intrigue de *À chacun sa volupté* est dure, ce qui explique que la réception du roman a été autrefois largement marquée par l'ignorance et le silence. Elle est néanmoins reconnue comme plausible par les informateurs sans qu'ils puissent la relier à un fait divers historique connu. Dans le récit se mêlent l'infanticide, la folie et le désir de possession de la terre. En négatif on y lit la prégnance des liens de consanguinité sur l'alliance, et en filigrane l'orientation impitoyable des stratégies matrimoniales, la banalité du viol et les usurpations de la filiation légitime (p. 11). Outre cet écrivain dont elle suit la trace, Françoise Zonabend fait une large place à une informatrice, un maître en parenté, Marie, dotée d'une fantastique mémoire et d'une connaissance approfondie de généalogies étendues.

L'ouvrage débute par une sorte de journal de terrain qui porte sur la quête de la vie et de l'œuvre de l'auteur, Raoul Gain, et la tentative qui n'a pu aboutir de reconstituer sa « geste » d'écrivain. Suit le roman dans son intégralité et sans commentaires. La troisième partie est une réflexion anthropologique basée sur les recherches de terrain de l'auteure sur l'espace, la « race », la société, les mœurs, la parenté, ainsi que sur les passeurs de la parenté et la rumeur. Cette troisième partie apporte un éclairage parfois différent de celui de Gain, et en tout cas moins violent.

Quelle est la perspective prise ici sur la littérature? Selon l'auteure : « Le roman est une production humaine comme les autres et, à ce titre, il constitue une source d'informations sur qui écrit et sur ceux qu'il décrit. Il n'apporte pas de connaissances supérieures à celles que le chercheur peut recueillir sur le terrain, il en fournit d'autres par la liberté que donne la fiction et l'art de la narration qu'il manipule » (p. 288). Françoise Zonabend se situe ici dans la perspective de travaux de Jamin (2005) qui prennent la littérature pour objet anthropologique en considérant que celle-ci, sous une forme stylisée et à prétention universelle, vient dire quelque chose du social et du symbolique. On est très loin ici du regard critique et souvent décapant de Geertz (1988) sur l'anthropologue comme auteur, romancier lui aussi, point qui n'est pas abordé ici, mais que suggère cette juxtaposition de textes. On est plus proche d'une réflexion sur la réception des textes anthropologiques et sur le fossé qui sépare la sensibilité des ethnologisés de celle des anthropologues quant à ce qui peut être dit ou sur la façon de le dire (voir Brettell 1993). De ce point de vue, cet ouvrage apporte peut-être de l'eau au moulin : s'il y a des choses que l'on ne peut écrire comme anthropologue (ou difficilement) ne passeraient-elles pas bien – ou mieux – lorsqu'elles sont présentées sous forme de roman écrit par un écrivain local?

## Références

- BRETTELL C. (dir.), 1993, *When They Read What We Write*. Westport, Bergin and Garvey.
- JAMIN J., 2005, « Le syndrome de Bartleby. De la fiction en anthropologie », communication présentée à la journée d'études de CRAL/EHESS, « Vérités de la fiction », 19 mai 2003 (à paraître dans *L'Homme*, 175-176).
- GEERTZ C., 1988, *Works and Lives : The Anthropologist as Author*. Stanford, Stanford University Press.

Chantal Collard (ccollard@alcor.concordia.ca)  
 Département de sociologie et d'anthropologie  
 Université Concordia  
 1455, boul. de Maisonneuve Ouest  
 Montréal (Québec) H3G 1M8  
 Canada

---

Denis JEFFREY, *Éloge des rituels*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 230 p., bibliogr.

Les rituels jouent encore et toujours un rôle fondamental dans nos sociétés modernes, même à une époque marquée par les pouvoirs de la raison et de la science. Tel est du moins la position que Denis Jeffrey défend dans ce très beau livre dédié à la réhabilitation des rituels auprès de la population et des intellectuels. Certains rites retiennent bien sûr d'emblée l'attention des sociologues et des anthropologues, les rituels religieux étant les plus classiques. Toutefois, c'est ici sur les rituels de la quotidienneté que se penche l'auteur : rites culinaires, rites d'amitié, ritualisation des rapports amoureux, de la naissance, du deuil, de la mort, etc. L'ouvrage se propose alors de répondre à diverses questions de base ; qu'est-ce qui distingue le rituel de la routine, de l'habitude, de la cérémonie, de la commémoration ? Un rituel peut-il être spontané ? Doit-il être obligatoirement organisé, planifié, prévu ? Tous les rituels respectent-ils la logique des trois phases proposées par Arnold van Gennep pour les rites de passage ? Répondent-ils d'une stratégie implicite de gestion de la solitude, du silence, du bonheur ?

En réponse à ces questions, Jeffrey structure son ouvrage autour de huit dimensions du rituel correspondant à autant de chapitres. Le rituel est d'abord saisi à travers sa capacité à évoquer un voile de mystère dans la quotidienneté du monde moderne. « Ce qui confère un sens rituel à des objets, des personnes ou des moments de la vie est le fait qu'ils sont détournés de leur fonction première [pour acquérir] une valeur symbolique » (p. 11), tels la chandelle ou l'eau bénite qui, d'objets séculiers, acquièrent un sens sacré dans le lieu sacré qu'est l'église. Le rituel comme « un attribut dans le sens grammatical du terme. À cet égard, des personnes, des attitudes, des espaces, des moments ou des objets peuvent être qualifiés de rituels parce qu'ils impliquent une dimension symbolique fortement investie de mystère, de magie et d'enchantement » (p. 20).